

ET SI APPRENDRE À LIRE, C'ÉTAIT APPRENDRE À PERDRE

Yvonne CHENOUF

C'est à l'occasion d'une manifestation nancéenne plaisamment intitulée *Partages littéraires* que nous avons abordé ce thème

Ce mot *partage*, dérivé du verbe PARTIR, nous oriente vers deux sens : diviser, séparer et s'en aller. Si le premier sens évoque l'héritage, au sens d'*avoir sa part*, il évoque aussi le fait de *participer à une activité* ; avec le deuxième sens, ce qu'on a offert s'en est allé, ou ne nous appartient plus intégralement ou bien encore... plus tout à fait comme ça. Le partage, acte si souvent difficile à réaliser pour de jeunes enfants (et même un peu, beaucoup plus tard) conduit souvent à une tout autre action qui consiste à *départager, se départager*.

La séparation est donc à l'ordre du jour et *lire* pourrait bien être, malgré la forme de son anagramme *lier*, cet acte *intelligent* et *sélectif*, deux adjectifs qui lui sont dérivés et dont le deuxième indique le choix, l'élimination de ce qui semble le moins adapté, le moins viable, une option pour ce qui paraît inéluctablement connexe.

Lire, c'est choisir, cueillir... assembler par les yeux. Si sélection il y a, si de coupure il est question, c'est pour mieux réunir ou réunir autrement ce qu'on avait l'habitude de voir, par le sens commun, inévitablement associé. « *Du reste, pour lire, écrit Daniel Sibony, il faut pouvoir prendre distance par rapport à soi et à son lien d'origine faute de quoi aucun lien nouveau n'émerge de cette lecture. Or, lire, c'est se lier avec ce qu'on lie.* »¹

Pour nous qui avons tellement l'habitude de prendre la lecture comme un acte d'acculturation, que faisons-nous de ces distances successives auxquelles les livres entraînent leurs partisans ?

♦ Que sait-on, qu'enseigne-t-on des pouvoirs des livres à nous faire quitter nos bases ?

- AH !² est le premier livre que nous avons montré et qui fonctionne bien pour dire que le sens apparent d'un

texte n'est pas celui dont l'évidence saute aux yeux. Le livre s'ouvre chaque fois sur une image simple qui en cache une autre, hétérogène, complexe : derrière ce qu'on croyait être un chapeau, il y a un pélican tenant en son bec un tableau de Millet d'où semble échappé le sabot qui, à son tour, sur la page suivante dissimulera une autre image, celle d'une automobile ornée de la victoire de Samothrace (une Rolls) sous laquelle gît une tube de peinture. Chaque page, si on l'ouvre par le milieu du livre, délivre d'autres sens que ce que le sens ordinaire de la lecture (l'effeuillage) semblait convoquer. Nulle certitude dans cet album et c'est de là que se puise l'inépuisable plaisir.

- L'album d'Adèle³ est le deuxième livre auquel nous avons eu recours parce que, sous son air d'imagerie bien sage où s'accumulent des éléments graphiques sans lien, sans queue ni tête, il renferme une construction secrète, du sens tissé qu'une fine sélection fait surgir : l'album fut construit pendant la gestation d'Adèle, fille de l'auteur, et neuf bulles de poussins traduisent, transparentes et légères, la patiente attente du père jusqu'à ce que Flop ! l'ultime bulle éclate expulsant le poussin sur une feuille solidairement tenue par d'autres poussins, futurs héros d'une œuvre désormais en cours. Les enfants s'attachent si fort à cet album qu'à la fin, lorsque la poupée et l'ours saluent, ils applaudissent.⁴



ill : C. Ponti, l'album d'Adèle, Gallimard

¹ SIBONY D., *Entre-Deux*, Points Seuil, p. 64

² GOFFIN J., Réunion des Musées Nationaux

³ PONTI C., Gallimard

⁴ VAN DER LINDEN S., Claude Ponti, Etre éditions, coll. Boïtazoutils

♦ **On se souvient alors de cette introduction de Christian Bobin :**

« *Au début de la vie, à l'aurore des yeux, on avale la vie par la bouche, par les mains, mais on ne tache pas encore ses yeux avec de l'encre. Aux principes de la vie, aux sources premières, aux ruisselets de l'enfance, on ne lit pas, on n'a pas l'idée de lire, de claquer derrière soi la page d'un livre, la porte d'une phrase. Non, c'est plus simple au début. Plus fou peut-être. On est séparé de rien, par rien. On est dans un continent sans vraies limites - et ce continent c'est vous, soi-même. Au début il y a les terres immenses du jeu, les grandes prairies de l'invention, les fleuves des premiers pas, et partout alentour l'océan de la mère, les vagues battantes de la voix maternelle. Tout cela c'est vous, sans rupture, sans déchirure.* »⁵

- L'arbre sans fin⁶ s'impose alors pour dire la nécessaire rupture d'avec le cocon familial, la chute au pied de l'arbre généalogique d'où pourra commencer la longue recherche de soi-même, quête d'un nom propre tandis que la grand-mère est morte et qu'il faut, dans la lignée et selon sa ligne personnelle, poursuivre la branche générationnelle, à son extrémité brisée. Hipollène ne remontera sur sa branche qu'une fois conquise une identité faite de multiples rencontres, la plus forte étant sans doute celle qu'elle fit avec elle-même : « Je n'ai plus peur de moi » dit-elle au monstre Ortic qui se croyait effrayant.

« *Un espace infini, aisément mesurable. Pas de livres là dedans. Pas de place pour une lecture, pour le deuil émerveillé de lire. D'ailleurs, les enfants ne supportent pas de voir la mère en train de lire. Ils lui arrachent le livre des mains, réclament une présence entière, et non pas cette présence incertaine, corrompue par le songe* », poursuit Christian Bobin nous conduisant à ce beau livre qui, heureusement, a été réédité :

- Le géranium sur la fenêtre⁷ album où un enfant se plaint de la froide distance de la maîtresse, éloignement professionnel qui fait qu'elle n'a pas vu se faner, sur la fenêtre, le géranium qu'il lui a offert. L'étude a-t-elle besoin de se couper autant de la vie ?

« *La lecture entre bien plus tard dans l'enfance. Il faut d'abord apprendre, et c'est comme une souffrance, les premiers temps de l'exil. On apprend sa solitude lettre après lettre (...) Les parents sont contents de vous voir lire, apprendre, souffrir. Ils ont toujours peur que leur enfant ne soit pas comme les autres, qu'il n'arrive pas à avaler l'alphabet, à le déglutir dans des phrases bien assises, bien droites, bien mâchées. C'est un mystère la lecture, comment on y parvient, on ne sait pas* », continue Christian Bobin et ses mots nous font cueillir

d'autres livres qui disent cet exil, isolement par l'étude, perte des autres, nécessité de s'inventer seul un chemin neuf, pour les rejoindre.

- Le mangeur de mots,⁸
- Léo,⁹
- La petite souris enfermée dans un livre,¹⁰

tous évoquent le dé-laissement dans un monde familial et aimant, l'appropriation originale des nouveaux liens de communauté.

« *Il y a, c'est vrai un grand bonheur dans cette perte-là. C'est même plus fort que du bonheur, il faudrait pour être juste parler de joie. De joie et de frayeur, la joie va toujours avec la frayeur, les livres vont toujours avec le deuil. Après, après cette première fin du monde, autre chose commence* » conclut Christian Bobin et cette fois, notre choix s'oriente vers des livres qui dévoilent, sous les pertes engendrées, ces mondes qui naissent, qui poussent et se multiplient sous les yeux fertiles des lecteurs, voyageurs immobiles.

- Un beau livre¹¹ : oui, il faut perdre l'illusion qu'on pourrait être aussi fort que des renards quand on est lapin, qu'on pourrait même les assujettir mais, en revanche aimer « faire semblant », goûter le « mentir-vrai », apprendre à se servir des livres comme des clefs mais aussi comme des armes.

- Péric et Pac¹² : oui, il faut perdre l'illusion que le savoir, quand il est neuf, déstabilisant, va faire de soi un héros, un bienfaiteur de l'humanité : nos concitoyens préfèrent les livres qui bercent leurs rêves à ceux qui les hantent.

- Ma vallée¹³ : oui, tout comme dans *L'arbre sans fin*, sa vallée (ou son village, ou sa maison) qu'on prenait pour le centre du monde, apparaît, en fin de livre, toute petite, encadrée dans un monde plus vaste, mais racine tout de même des larges horizons ainsi dégagés.

Avec le CP, l'âge encore symbolique de l'apprentissage de la lecture, l'école *élémentaire* entérine l'idée de rupture en se séparant de l'adjectif *maternelle* qui disait, tant bien que

⁵ BOBIN C., Une petite robe de fête,

⁶ PONTI C., L'école des Loisirs

⁷ CULLUM A., Les livres d'Harlin Quist

⁸ DEDIEU T., Seuil Jeunesse

⁹ ARUEGO J., L'école des Loisirs

¹⁰ FELIX M., Gallimard

¹¹ BOUJON C., L'école des Loisirs

¹² DARLYMPLE J., L'école des Loisirs

¹³ PONTI C., L'école des Loisirs

mal, le lien avec la famille. Avec l'adjectif *élémentaire*, l'institution affirme l'éternel recommencement des choses, le fond archaïque du principe originel où tout prend allure d'initialisation, d'instant sans passé, sans histoire autre que celle que l'école séculaire va tenter de greffer à tous les enfants d'extractions si diverses : la communale n'avait-elle pas ce désir étrange d'un fonds commun, d'un « tronc » commun ? Le mobilier grandit, les jeux s'amenuisent quand ils ne disparaissent pas, on ne parle plus de l'heure des mamans et les parents n'entrent plus dans l'école autrement qu'en représentations comme le suggère :

- L'heure des parents,¹⁴ cet album audacieux où les parents, brutalement effacés par le nouveau lieu de vie, revêtent des allures extravagantes pour un seul couple mais pas impossibles compte-tenu des diverses formes que les couples prennent dans la société.



ill : N. Claveloux, L'heure des parents, Être éditions

La rupture, comme la cloche qui partage dorénavant les temps studieux des temps de défolement, a sonné. De nombreux livres peuvent être lus sous cet angle comme :

- Petit Bleu, Petit jaune¹⁵
- Un jour, un chien¹⁶
- Le diable des rochers¹⁷
- Ernest a perdu Siméon¹⁸

Combien d'enfants entrent dans la lecture, conscients de la rupture que ça représente, des transformations que ça va provoquer, de cet autre avenir de soi qui se trame et pour lequel ils vont eux-mêmes ourdir ? Si peu de livres

suggèrent cette possibilité de faire de soi autre chose que ce que d'autres avaient pour soi décidé qu'il ne faut pas rater ces quelques antidotes au conformisme. Voici donc trois héros qui, à leur manière, ont agi sur leur destin, se sont adaptés aux circonstances par la vie imposée, en créant des modes d'existence non prévus par leur environnement (voire condamnés), ouvrant par là-même des voies de progression pour leur société. Les jeunes générations n'ont-elles pas pour mission de transformer le monde et de grandir en s'y préparant ?

- Esquimau,¹⁹
- Yakouba,²⁰
- Leïla,²¹

sont des classiques du genre où l'humain montre combien se spécifier lui est spécifique.

♦ Perte du rapport avec la langue unique lorsque seul l'oral servait de langage

« La recherche montre que dans les traits essentiels de son développement le langage écrit ne reproduit nullement l'histoire du langage oral, que la ressemblance entre les deux processus porte plus sur l'apparence extérieure que sur le fond. Le langage écrit n'est pas non plus la simple traduction du langage oral en signes graphiques et sa maîtrise n'est pas la simple assimilation de l'écriture. »²²

Ils sont légion ces albums où l'écrit vit sa propre vie que l'oral vient apprécier, commenter, valoriser. Voici quelques phrases grappillées, extraites d'albums où ce qui s'est ainsi écrit n'a pu être ainsi dit, n'a pu être d'abord dit, puis écrit :

- Tout à coup, dans l'eau, ils tombèrent.²³
- Quand je serai grand, je me marierai avec Musette, disait Flon-Flon. Et Musette ajoutait quand je serai grande c'est Flon-Flon qui sera mon mari.²⁴
- À Yakouba, on confia la garde du troupeau un peu à l'écart du village.²⁵

¹⁴ BRUEL C. & CLAVELOUX N., Etre Editions

¹⁵ LIONNI L., L'école des Loisirs

¹⁶ MARTIN M., Duculot

¹⁷ SOLOTAREFF G., L'école des Loisirs

¹⁸ VINCENT G., L'école des Loisirs

¹⁹ DOUZOU O., Le Rouergue

²⁰ DEDIEU T., Seuil Jeunesse

²¹ ALEXANDER S. & LEMOINE G., Centurion

²² VYGOTSKI L., Pensée et langage, La dispute, p. 338

²³ BURNINGHAM J., La promenade de Mr Gumpy, L'école des Loisirs

²⁴ Flon-Flon & Musette, Elzbieta, L'école des loisirs

²⁵ Yakouba, Thierry Dedieu, Seuil Jeunesse

Et ces livres encore, si rares et qui ravissent les maîtres désireux de faire apprécier la distance établie entre deux langues, l'oral et l'écrit, distance qui, loin de les opposer, les fonde l'une et l'autre, les posant l'une et l'autre dans un rapport de complémentarité :

- Plouf!²⁶
- Loulou²⁷ : IL ETAIT UNE FOIS... ainsi commence le livre, tout en capitales...
- Siam et maïs²⁸ :
- Moun^{29 30}

« Le langage écrit, nous apprend ensuite la recherche, est plus abstrait que le langage oral. C'est un discours sans interlocuteur, situation verbale tout à fait inhabituelle pour l'enfant. Le langage écrit implique une situation dans laquelle celui à qui est adressé le discours soit est totalement absent, soit ne se trouve pas en contact avec celui qui écrit. C'est un discours monologue, une conversation avec la feuille blanche de papier, avec un interlocuteur imaginaire ou seulement figuré, alors que la situation du langage oral est toujours celle d'une conversation. Le langage écrit implique une situation qui exige de l'enfant une double abstraction : celle de l'aspect sonore du langage et celle de l'interlocuteur. »³¹

Alors, bien sûr, il nous a fallu trouver des textes qui installent ce rapport invisible entre l'auteur et le lecteur et un troisième larron, le narrateur. Parmi eux, un coup de chapeau à :

- L'ours, la fraise et la petite souris,³²
- Alboum,³³

deux livres au tout petit format mais en grande forme pour que se posent à chaque page des foules de questions sur ce qui est hors-champ et organise le champ.

« Il va de soi que le langage privé de sa sonorité réelle, qui est seulement imaginé et pensé et nécessite une symbolisation des symboles sonores, c'est-à-dire une symbolisation au second degré, doit être plus difficile pour l'enfant que le langage oral, tout comme l'algèbre est plus difficile que l'arithmétique. Le langage écrit est précisément l'algèbre du langage. »³⁴

L'algèbre du langage ! La rupture avec le monde concret où les mots comme les nombres de l'arithmétique mesuraient, évaluaient, ce que chacun voyait, ce qui était pour tous présent de la même manière. Alors, vient le temps non plus de montrer des images, de dire des histoires mais de parler des langages dont les hommes se sont dotés pour des usages chaque fois spécifiques. Deux livres restent, pour nous, des modèles de clarification de ces langages, de leur fonction, de

leurs usages et nous en avons déjà plusieurs fois parlé³⁵ :

- Le pot magique
- Les graines magiques.³⁶

♦ Perte de la source des histoires : la mère, le père, la gardienne, la bibliothécaire, l'enseignant...

« Elle leva les yeux de son ouvrage : « Que veux-tu que je te lise, mon chéri ? Les Fées ? « Je demandais, incrédule : « Les Fées, c'est là-dedans ? « Cette histoire m'était familière : ma mère me la racontait souvent, quand elle me débarbouillait, en s'interrompant pour me frictionner à l'eau de Cologne, pour ramasser, sous la baignoire, le savon qui lui avait glissé des mains et j'écoutais distraitement le récit trop connu ; je n'avais d'yeux que pour Anne-Marie, cette jeune fille de tous les matins ; je n'avais d'oreilles que pour sa voix troublée par la servitude ; je me plaisais à ses phrases inachevées, à ses mots toujours en retard, à sa brusque assurance, vivement défaite et qui se tournait en déroute pour disparaître dans un effilochement mélodieux et se recomposer après un silence. L'histoire, ça venait par-dessus le marché : c'était le lien des soliloques. Tout le temps qu'elle parlait nous étions seuls et clandestins, loin des hommes, des dieux et des prêtres, deux biches au bois, avec ces autres biches, les Fées je n'arrivais pas à croire qu'on eût composé tout un livre pour y faire figurer cet épisode de notre vie profane qui sentait le savon et l'eau de Cologne. »³⁷

- Pipolin³⁸ nous plonge dans l'univers d'un auteur (Corentin lui-même) où les petites souris occupées à dévorer sa bibliothèque découvrent que leur hôte se sert d'elles pour raconter des histoires : leur vie dans un livre à venir, là, sous leurs yeux, il faut intervenir !

²⁶ CORENTIN P., L'école des Loisirs

²⁷ SOLOTAREFF G., L'école des Loisirs

²⁸ AGOPIAN A., L'école des loisirs

²⁹ SOPHIE & RASCAL, L'école des Loisirs

³⁰ Ces albums ont fait l'objet d'étude dans le rapport de recherche AFL/INRP : La Leçon de Lecture au cycle 2/ Lectures de leçons, « Textualité, ces traces d'une autre langue aux apparences familières, mais langue étrangère : l'écrit, AFL, pp. 44-48

³¹ VYGOTSKI L., déjà cité p. 339

³² WOOD A. & D., Mijade

³³ BRUEL C. & CLAVELOUX N., Être Editions

³⁴ VYGOTSKI, déjà cité

³⁵ Voir Les Actes de Lecture

³⁶ ANNO M., Père Castor Flammarion

³⁷ SARTRE J-P., Les Mots, Folio, p. 40

³⁸ CORENTIN P., L'école des Loisirs

« Anne-Marie me fit asseoir en face d'elle, sur ma petite chaise ; elle se pencha, baissa les paupières, s'endormit. De ce visage de statue sortit une voix de plâtre. Je perdis la tête : qui racontait ? quoi ? et à qui ? Ma mère s'était absentée : pas un sourire, pas un signe de connivence, j'étais en exil. Et puis je ne reconnaissais pas son langage. Où prenait-elle cette assurance ? Au bout d'un instant j'avais compris : c'était le livre qui parlait. Des phrases en sortaient qui me faisaient peur : c'étaient de vrais mille-pattes, elles grouillaient de syllabes et de lettres, étiraient leurs diphtongues, faisaient vibrer les double consonnes ; chantantes, nasales, coupées de pauses et de soupirs, riches en mots inconnus, elles s'enchaînaient d'elles-mêmes et de leurs méandres sans se soucier de moi : quelquefois elles disparaissaient avant que j'eusse pu les comprendre, d'autres fois j'avais compris d'avance et elles continuaient de rouler noblement vers leur fin sans me faire grâce d'une virgule. Assurément, ce discours ne m'était pas destiné. Quant à l'histoire, elle s'était endimanchée... »³⁹

Mais qui parle dans le livre, où trouver les traces invisibles de cet auteur absent qui ne s'adresse pas à un enfant en particulier et paraît si bien s'adapter à lui et à ses attentes ? Là encore, des livres, magistralement, rendent présent l'envers du décor, l'endroit où se pense et s'effectue la création.

- Qui est au bout du fil ?⁴⁰
- La petite fille du livre⁴¹
- Petit renard perdu⁴²
- Sept cochons sauvages⁴³

Et puis, sans oublier une autre curiosité, réjouissante, un livre sur les livres, un livre sur les auteurs, leurs personnages, un livre sur la fabrication des livres... :

- Le petit homme de fromage et autres contes trop faits⁴⁴ où non seulement le narrateur apparaît dans l'histoire « *je suis le narrateur* » mais où l'on assiste à ses démêlés avec ses personnages qui abandonnent le livre ainsi qu'aux problèmes que pose la construction matérielle d'un livre. Et voilà que l'album, cet outil qu'on croyait magique, se fabrique, obéit à des règles précises, et s'il n'est plus question de se soumettre à des charmes aléatoires il est temps d'apprécier les lignes de construction et d'aimer ça !

« Aux récits improvisés, je vins à préférer les récits préfabriqués ; je devins sensible à la succession rigoureuse des mots : à chaque lecture, ils revenaient, toujours les mêmes et dans le même ordre, je les attendais. Dans les contes d'Anne-Marie, les personnages vivaient au petit bonheur, comme elle faisait elle-même : ils acquièrent des destins. »

Des livres prévisibles donc, où la structure fait partie de l'histoire, en est un des éléments enchanteurs. Ils sont heureusement nombreux ces ouvrages qui permettent aux lecteurs d'avancer dans le texte, guidés par une représentation globale du texte en train de se dérouler. Parmi eux :

- Va-t-en grand monstre vert⁴⁶
- La chasse à l'ours⁴⁷
- Doudou⁴⁸
- Jojo la mâche⁴⁹ et tant d'autres.⁵⁰

♦ Perte de certitudes et d'une certaine sécurité

Dans les livres, mieux que dans son environnement où l'on souhaite généralement nous protéger, on apprend « *que la vérité n'est pas ronde et qu'on ne peut en faire le tour* », que le sens n'est pas disponible dans le texte, prêt à être cueilli par le déchiffrement, pas plus qu'on ne peut prétendre tout savoir en une vie, tout prévoir, retirer toute la sagesse du monde du seul savoir intellectuel. « *Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard* » écrit Aragon mais vivre c'est précisément apprendre perpétuellement, apprendre à faire et à défaire avec ses illusions, ses certitudes, ses croyances et ses points de sécurité. Se défaire et se refaire.

Quelques livres aux fins tristes disent la nécessité de « faire avec » l'inéluctable, qu'il s'agisse des limites de la vie humaine ou animale, des frontières humaines.

- Tour de manège,⁵¹ lorsque la mort vient tandis qu'on se croyait éternel.
- Poussin Noir,⁵² ou chaque fois qu'on se jette soi-même dans la gueule du loup.

³⁹ SARTRE J-P, déjà cité

⁴⁰ FRANEK C. Le Rouergue

⁴¹ NADJA, L'école des loisirs

⁴² ESPINASSOU L., Milan

⁴³ HEINE H., Gallimard

⁴⁴ LANE, Seuil

⁴⁵ Idem, p. 41

⁴⁶ EMBERLEY E., Milan

⁴⁷ OXENBURY H., Kaléidoscope

⁴⁸ BROWN R., Gallimard

⁴⁹ DOUZOU O., Le Rouergue

⁵⁰ Voir le travail que M. EYMARD a réalisé à partir d'un livre de ce genre Par une sombre nuit de tempête, dans le n° 22 de LAC (disponible à l'AFL ou à l'Ecole du Lac, 105 galerie de l'arlequin, 38100 Grenoble)

⁵¹ LEJONC R. & DOUZOU O., Le Rouergue

⁵² RASCAL, Pastel

- Les derniers géants⁵³ ou les risques et périls des découvertes scientifiques les plus ambitieuses.

♦ **Perte des illusions selon lesquelles le sens serait un et indivisible**

« *Le sens n'est pas au bout du texte, il le traverse* » écrivait Roland Barthes et des livres se créent de plus en plus nombreux qui égarent le lecteur, l'amenant à chercher sa vérité au lieu de l'asséner, des livres qui cultivent le point de vue, forment l'œil. De loin, le plus fort :

- Une histoire à quatre voix⁵⁴

♦ **Perte de l'illusion que son identité serait une et indivisible**

« *Il faut une origine qui accepte de se laisser démultiplier, mettre en morceaux, décomposer, recomposer, bref qui consente à se reporter en des entre-deux féconds en forme de passages à vivre plutôt que de messages à fixer.* »⁵⁵

Là encore, le jeune lecteur est de plus en plus sollicité pour prendre plusieurs points de vue dans le même espace du livre. Le livre précédent est un modèle du genre mais d'autres se sont attelés, il y a quelques années, à travailler les angles, à varier les modes d'expression dans la même page, à donner à chaque personnage sa vision de la même scène. Il est temps d'aller chercher dans les vieux bouquins ces morceaux de littérature trop souvent délaissés comme :

- Victor Hugo s'est échappé⁵⁶

♦ **Perte de l'illusion du Tous Ensemble et acceptation de l'instant.**

Ce petit tour des livres troubles et qui ont le pouvoir de remplacer l'opacité de la vie par davantage de complexité, avait pour but de donner un éclairage sur une des fonctions de l'écriture qui a à voir avec la conscience du manque : « *Au sens où l'écriture désinstalle, dématernise, déterritorialise, arrache à l'enracinement, creuse un écart, rend visible la perte, la castration symbolique, le manque. L'écriture serait trajet, parcours, cette objectivation qui viendrait à tout instant rappeler qu'il y a de la perte, qu'on n'écrit jamais que dans cette perte, que rien ne viendra combler le manque, mais que l'acte d'écrire, l'impossibilité d'écrire dans l'écriture même est la tentative toujours déçue et toujours recommandée de déjouer la perte, l'appriivoiser, la mettre à distance ; la tentative de suturer tout en sachant qu'on ne peut y arriver.*

Écrire c'est toujours jouer, déjouer la mort, la filiation, le roman familial, l'Histoire. »⁵⁷

Si les albums ne sont pas nombreux au rendez-vous d'une littérature qui dérange, si les livres pour enfants ont souvent la naïveté ou la folie de vouloir rassurer, re-présenter la vie sous son meilleur jour, quelques tentatives assurent cette fonction de montrer des mondes bouleversés en travaillant les perturbations de leurs personnages par l'écriture, par des mots eux-mêmes porteurs et forgeurs de chaos, de manques, de pertes, des mots troubles : « *L'équivoque les déchire ? heureuse équivoque sans laquelle il n'y aurait pas de dialogue. Le malentendu les fausse Mais ce malentendu est la possibilité de notre entente. Le vide les pénètre ? Ce vide est leur sens même.* »

Tant de bonne volonté nous anime lorsque nous devons participer à l'éducation des enfants que nous peinons à faire de la perte, un moteur, de la négation, une valeur positive. Et pourtant nous nous construisons, nous nous transformons par annulation d'états antérieurs : « *Que fait l'homme qui travaille ? Il produit un objet. (...) Avec cet objet voilà le monde changé. Chagné d'autant plus que ce poêle va me permettre de fabriquer d'autres objets qui, à leur tour, nieront l'état passé du monde et en prépareront l'avenir. Ces objets que j'ai produits en changeant l'état des choses, à leur tour vont me changer (...). Ainsi, disent Hegel et Marx, se forme l'histoire, par le travail qui réalise l'être en le niant et le révèle au terme de la négation. (...) Mais que fait l'écrivain qui écrit ? (...) Il écrit à partir d'un certain état du langage, d'une certaine forme de la culture, de certains livres, à partir aussi d'éléments objectifs, encre, papier, imprimerie. Pour écrire, il lui faut détruire le langage tel qu'il est et le réaliser sous une autre forme, nier les livres en faisant un livre avec ce qu'ils ne sont pas.* »⁵⁸

Reste à savoir si et comment les enfants peuvent aborder le livre comme « *une innovation extraordinaire, imprévisible et tel qu'il m'est impossible, sans l'écrire, de me représenter ce qu'il pourra être. (...) cette chose autre - le livre -, dont je n'avais qu'une idée et dont rien ne me permettait de connaître à l'avance, c'est justement moi-même devenu autre.* »⁵⁹

⁵³ PLACE F., Casterman

⁵⁴ BROWNE A., Kaléidoscope

⁵⁵ SIBONY D., Entre-Deux, Seuil

⁵⁶ DUMAS P., L'école des Loisirs

⁵⁷ ROBIN R., Le Deuil de l'origine, Une langue en trop, la langue en moins, L'Imaginaire du texte, p. 10

⁵⁸ BLANCHOT M., De Kafka à Kafka

⁵⁹ Idem

Des critiques littéraires se sont depuis longtemps déjà mis au travail, prenant la littérature jeunesse tout à fait au sérieux : « Rien ne sert d'enseigner seulement la grammaire et l'orthographe en de pesants exercices. Nous n'avons que faire d'une rigueur de façade qui ne serait pas soutenue par la puissante garantie de l'intérêt immédiat recherché par l'enfant. Ce dernier, pour participer, doit savoir qu'une friandise intellectuelle l'attend au terme de l'effort. Il doit trouver d'emblée la nourriture qui le mobilise contre le vide menaçant. »⁶⁰

Et de conclure avec Jean Perrot et Andersen qu'il faut distribuer « le lait des contes » avec généreuse... impartialité.

Yvonne CHENOUF

⁶⁰ PERROT J., Du jeu, des enfants, des livres, Le cercle de la librairie, p.14